

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 137 (1992)
Heft: 12

Artikel: A l'occasion du 500e anniversaire de l'expédition de Christophe Colomb... : Un colloque sur les rapports entre le Nouveau et l'Ancien monde
Autor: Weck, Hervé de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-345256>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A l'occasion du 500^e anniversaire de l'expédition de Christophe Colomb...

Un colloque sur les rapports entre le Nouveau et l'Ancien monde

Par le colonel Hervé de Weck

Au début septembre, les membres de la Commission internationale d'histoire militaire se retrouvent à Turin pour leur XVIII^e colloque; les organisateurs italiens proposent d'examiner la découverte du Nouveau monde et ses influences sur l'histoire militaire, du XVI^e siècle à nos jours. On peut en effet distinguer trois époques: l'Europe sans les Amériques, l'Atlantique devenu le centre du monde, enfin le Pacifique qui l'est devenu à son tour.

Un simple compte rendu ne saurait couvrir l'«événement» de quelque cinquante communications qui feront d'ailleurs l'objet d'une publication dans les Actes du colloque. Contentons-nous de rappeler les grands traits de l'histoire italienne à la fin du XV^e siècle, de résumer trois études particulièrement intéressantes, dues aux professeurs Luraghi, Corvisier et Boog, de mettre en évidence l'intérêt comme les insuffisances d'une Table ronde dont les participants prétendaient éclairer le futur de la sécurité mondiale.

L'Italie et les Grandes découvertes

L'année 1492 marque pour la péninsule italienne la fin d'une époque, bien qu'elle vive encore l'apogée de la Renaissance: jamais comme à ce moment, les Italiens n'ont figuré en si bonne place, dominant les arts, la littérature, les mathématiques, les sciences «exactes», la balistique, l'art militaire et la politique. Les banques de Florence, de Gênes et de Milan détiennent les quatre cinquièmes de l'or européen. Dans ce contexte, Christophe Colomb apparaît comme un des Italiens promoteurs de cette révolution européenne et mondiale qu'est la Renaissance.

Avec la mort de Laurent le Magnifique, cette prépondérance se termine. Les dirigeants, dans la Péninsule, n'ont pas su créer de structures nationales, bien que la culture italienne tende à l'universel, que son génie soit à la mesure du monde. Deux ans plus tard, l'Italie devient un champ de bataille pour les armées

d'Etats européens à la conquête d'une hégémonie. Ironie de l'histoire, il s'agit d'étrangers auxquels les Italiens ont appris l'art de la guerre et de la politique!

Flux et reflux stratégiques sur l'Atlantique

Dans un exposé introductif intitulé *De la Méditerranée à l'Atlantique, de stratégies régionales à une stratégie globale*, le professeur Raimondo Luraghi, un spécialiste reconnu de l'histoire des Amériques, rappelle qu'il ne faut pas juger la découverte du Nouveau monde avec les conceptions et la mentalité de la fin du XX^e siècle. Certes, il y a eu des excès et des horreurs; comme toujours, les hommes ne sont pas arrivés à maîtriser leur cruauté et leur cupidité naturelle. Cependant, établir une opposition entre de «méchants» Européens et de «bons» natifs amérindiens ne relève pas de l'histoire, mais du western ou du théâtre Guignol!



La ville de Turin vue des collines environnantes.

La réalité apparaît beaucoup plus complexe et nuancée. A l'époque des Grandes découvertes, sans que les intéressés ne s'en rendent compte se déroule une sorte de «guerre bactériologique», les Européens infectent les Amériques avec la scarlatine et la variole, tandis qu'ils ramènent sur le vieux continent une maladie jusque-là inconnue, la syphilis. Ce fait prend vraiment une valeur de symbole !

Les Grandes découvertes bouleversent le monde, déplacent l'axe stratégique de la Méditerranée à l'Atlantique. Une nouvelle ère commence, durant laquelle des forces de toutes natures partent d'abord de l'Europe en direction de l'Ouest, ensuite de l'Ouest en direction de l'Europe, dans un flux et un reflux stratégiques, caractéristiques en histoire militaire.

Ainsi, pendant la Guerre de Sécession, les quantités

de matériels et de munitions utilisés dépassent largement les normes habituelles dans les guerres précédentes en Europe. L'«arme» décisive de la victoire nordiste, c'est une industrie qui permet d'écraser l'adversaire sous un «déluge de fer et de feu». Le canon et le fusil rayés, fabriqués en grandes masses, supplantent les armes blanches. La nature de la guerre a changé. Sur le vieux continent, qui penserait aller faire des découvertes dans le «laboratoire» américain ? Les dirigeants politiques et militaires continuent à envisager des batailles napoléoniennes à une époque où la technologie connaît une mutation. Ils tomberont de haut en 1914 et 1915. Si seulement ils avaient levé les yeux au-dessus de l'Atlantique et écouté les prémonitions d'un Jules Verne ou d'un Jan Bloch...

Avec la Première Guerre mondiale, l'Atlantique sem-

ble se «rétrécir», si bien que la recherche de l'hégémonie par un Etat européen devient insupportable aux responsables américains, vu que les intérêts du vieux et du nouveau continent s'avèrent de plus en plus complémentaires. Malheureusement, ils ne le comprennent pas vraiment, puisqu'ils refusent de ratifier le traité de Versailles et d'adhérer à la Société des Nations. L'isolationisme, aux Etats-Unis, séduit aussi bien l'opinion publique que les élites ; le réveil sera dur après Pearl Harbour...

La supériorité de l'art militaire en Europe

A cause de l'inégale valeur de l'art militaire pratiqué par les différents peuples brusquement mis en présence, les Grandes découvertes occasionnent des conquêtes rapides, un partage du monde par les Européens. La communication d'André Corvisier, un des pionniers de la «nouvelle» histoire militaire en France, éclaire cet aspect de la question. Incontestablement, la maîtrise des armes à feu fait la différence, mais plus par leur effet psychologique que par leur efficacité. Si leur apparition s'avère un événement majeur, la révolution qu'elles vont provoquer n'est ni totale, ni rapide. L'Espagne, grâce à l'or d'Amérique, entretient l'élan militaire des phases ultimes de la Reconquista ; c'est la première grande puissance qui se dote d'une

armée moderne, exemple pour les autres monarchies.

Bien qu'une imagination extraordinaire souffle dans le domaine des armements, durant la première moitié du XVI^e siècle, on ne parvient que rarement au stade de la réalisation. Une source d'énergie performante manque, tout comme la capacité de fabriquer des charges de poudre efficaces. Il faudra deux siècles pour maîtriser l'arme à feu en Europe, beaucoup plus en dehors du vieux continent. Sur les champs de bataille, pendant presque tout le XVII^e siècle, le choc garde une place prépondérante par rapport au feu.

La possession d'armes à feu n'explique pas, à elle seule, l'expansion hors d'Europe des Portugais et des Espagnols d'abord, des Anglais, des Français et des Hollandais ensuite. Les modes d'occupation du sol jouent également un rôle capital. On ne fait pas la

guerre de la même façon dans un désert ou dans une zone à forte population ! Aux XVI^e et XVII^e siècles, il y a des « mondes pleins » comme la façade atlantique de l'Europe, des régions de vastes steppes, faiblement peuplées, par exemple l'Europe centrale et orientale, des zones de fort peuplement (côtes de la Chine et du Japon). La densité de la population conditionne le type de résistance à l'envahisseur, tout comme le niveau d'organisation pouvant varier de l'âge de la pierre en Amérique précolombienne aux débuts de l'arme à feu en Asie.

La révolution militaire, qui se fait surtout sentir dans les guerres européennes, assure aux Etats du vieux continent une supériorité écrasante face aux populations du reste de la planète. Elle compense largement le handicap de la distance et de l'étendue. Les succès n'auraient, pourtant, pas été possibles

sans le développement d'une pensée politico-militaire qu'exige l'importance nouvelle prise par la logistique.

L'effondrement des Etats précolombiens laisse les Européens en face des seuls obstacles naturels d'immenses régions dont l'occupation ne présente pour eux que peu d'intérêt. Ils se contentent de construire de petites fortifications pour protéger leurs comptoirs commerciaux. Dès la fin du XVI^e siècle, le principal souci des dirigeants européens est moins une irréaliste pénétration des immenses continents américains, africains ou du monde asiatique que l'exclusion de leurs rivaux du vieux continent de telle ou telle partie de la planète.

Quand les dirigeants allemands sous-estiment les Etats-Unis

L'Allemand Horst Boog, dans sa communication, montre que, pendant les deux guerres mondiales, les dirigeants allemands sous-estiment gravement la puissance américaine, ce qui va les amener chaque fois à la défaite.

Dans leurs appréciations d'avant la Première Guerre mondiale, les militaires tiennent compte uniquement de l'armée permanente des Etats-Unis dont la faiblesse des effectifs les amène à l'assimiler aux forces danoises, hollandaises et



Pavillon de chasse de Stupinigi construit entre 1729 et 1733.



Sur le champ de bataille de Marengo, trois membres du comité d'organisation. De gauche à droite, le professeur Raimundo Luraghi, le contre-amiral Renato Sicurezza, le général Pierluigi Bertinaria.

suisses! En 1916 et en 1917, le commandement part du principe qu'en six mois, la guerre sous-marine totale interrompra complètement le trafic entre l'Amérique et l'Europe. Les Etats-Unis ne sont qu'une nation de commerçants, corrompue par des flots d'immigrés culturellement sous-développés! L'incompréhension et l'ignorance expliquent une analyse encore faussée par la surestimation de ses propres forces.

Les dirigeants nazis et le commandement des forces armées commettent la même erreur pendant la Seconde Guerre mondiale. Jusqu'en 1940, les Etats-Unis ne jouent aucun rôle dans la politique étrangère et la stratégie d'un Hitler pour qui le monde extra-européen reste complètement étranger. En 1941 encore, celui-ci ne croit pas à une intervention américaine en Europe; selon lui, ce

n'est pas avant les années 1970-1980 que les Etats-Unis pourraient présenter une menace; c'est un pays de paresseux sans idées, un conglomerat «enjuivé» de races différentes, une «porcherie luxurieuse». En 1942 et en 1943, Goering et Hitler prétendent que les Etats-Unis sont tout juste capables de fabriquer des lames de rasoir et des frigidaires. Les diplomates et les militaires participent à cette sous-estimation. Ainsi, l'Oberkommando der Wehrmacht craint si peu un conflit contre les Etats-Unis qu'un tel scénario ne fait l'objet d'aucun plan.

D'une façon générale, la misérable exploitation des renseignements à disposition en Allemagne s'explique par une pensée prônant la supériorité de l'offensive, alliée à une mentalité encore pré-industrielle, par l'absence de perspectives stratégiques globales,

par des horizons limités au vieux continent, par un militarisme, partant une conduite qui ne tient compte que de la composante militaire et une idéologie faite de préjugés.

Perspectives d'avenir

Les responsables du colloque de Turin avaient prévu le dernier jour une table ronde consacrée au *Futur de la sécurité mondiale et le rôle de l'Occident*, réunissant cinq personnalités. Le politologue américain Gregory Treverton, qui n'avait pas jugé bon de se préparer, débite d'affligeantes banalités. Nul doute que sa note de frais a été inversément proportionnelle à la valeur de son intervention!

En revanche, le colonel-général Georgiy Mikhailov, attaché militaire soviétique aux Etats-Unis à l'époque du président Carter, réfléchit d'une manière lucide à la façon d'un officier de renseignement. Les conflits inter-ethniques dans l'ancienne Union soviétique peuvent déboucher sur des guerres civiles et/ou des conflits internationaux, car les revendications territoriales ne manquent pas. Situation d'autant plus dangereuse que les armes nucléaires ne sont plus vraiment contrôlées. A cause de la «poudrière» des Balkans, des Etats, grands ou moyens, pourraient être amenés à intervenir pour soutenir des minorités «maltraitées»; la République de Russie pourrait en

faire de même en faveur des Russes dans certaines républiques de la CEI.

Georgiy Mikhailov ne se montre pas favorable à l'intégration européenne qui ferait perdre vraisemblable-

ment de son importance à la Russie. Pour lui, les incertitudes à long terme proviennent surtout du Japon et de l'Allemagne, deux super-puissances économiques qui pourraient devenir aussi de grandes

puissances militaires. L'histoire fournit des exemples de ce genre d'évolution...

Conclusions

A Turin comme dans tous les colloques précédents, l'historien militaire apparaît comme celui qui étudie, comme un médecin, des «maladies infectieuses»; il ne veut pas les propager, mais les connaître scientifiquement, afin de lutter contre un retour éventuel de l'«épidémie». Même dans les pires moments de la guerre froide, les historiens et les hauts fonctionnaires de la Commission internationale d'histoire militaire continuaient de se retrouver, de parler et de travailler ensemble.¹

H. W.



Le Piémont riche en art roman. Ici l'abbaye Santa Maria, à Vezzolano.

¹ Pour commander les Actes du Colloque de Turin, s'adresser au major Dominic Pedrazzini, Bibliothèque militaire fédérale et Service historique, 3003 Berne.

«Il est trop facile de se dire contre toutes les guerres. Pensez-y. Vous laissez prendre à l'improviste serait vous condamner à la défaite – non pas glorieuse – mais abjecte des pacifistes de 1914 (...).»

Signé Romain Rolland qui ne passe pas pour un «traîneur de sabre» !